

# Le Gaulois : littéraire et politique

**I. Le Gaulois : littéraire et politique. 1868-11-21.**

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

LE NUMÉRO 15 CENTIMES  
(Départements et gares : 20 c.)

LE NUMÉRO 15 CENTIMES  
(Départements et gares : 20 c.)

# Le Gaulois

ANNONCES  
MM. Ch. Lagrange, Coef et C<sup>o</sup>, 6, PLACE DE LA BOURSE  
Les manuscrits ne sont pas rendus.

ANNONCES  
MM. Ch. Lagrange, Coef et C<sup>o</sup>, 6, PLACE DE LA BOURSE  
Les manuscrits ne sont pas rendus.

Administration : 13, rue de la Grange-Batelière.

EDMOND TARBE, Directeur-Gérant.

Rédaction : 13, rue de la Grange-Batelière

Nous commencerons, le CINO du mois prochain, la seconde partie des **COQUINS TRIOMPHANTS**.

Le succès obtenu par la première partie du remarquable roman de JULES NORIAC nous a inspiré une pensée dont nos acheteurs au numéro nous sauront gré, sans aucun doute.

Nous tenons gratuitement un exemplaire de cette première partie à la disposition de toute personne qui présentera aux Bureaux du Gaulois, 13, rue Grange-Batelière, le billet imprimé, à cet effet, à la fin de notre troisième page et qu'il suffira de détacher.

Nous faisons ainsi profiter nos acheteurs au numéro d'une prime qui est généralement réservée aux abonnés dans les autres journaux.

Les acheteurs de province qui voudront profiter du même avantage n'ont qu'à envoyer franco, avec leur adresse, à M. P. Adm. administrateur du Gaulois, VINGT-CINQ CENTIMES en timbres-poste, priant qu'on leur envoie par la poste le port du volume.

## CHRONIQUE PARISIENNE

Il paraît que la ville de Varzy (Nièvre) s'apprête à élever une statue à M. Dupin.

Le journal où j'ai glané hier ce modeste fait-divers n'ayant pas encore été saisi, j'ai tout lieu de croire qu'en haut lieu on ne considère pas d'un mauvais œil cet hommage posthume.

Voyez pourtant l'inconséquence.

Tandis que le gouvernement s'indigne à l'idée de voir ériger un monument à Baudin, sous prétexte que c'est le représentant d'un vieux parti, le même gouvernement trouve tout simple qu'on dresse une statue à M. Dupin, qui représente à lui seul tous les vieux partis ensemble.

Il est vrai que Baudin est mort naïvement sur une barricade, tandis que M. Dupin s'est tranquillement éteint sur son fauteuil de sénateur, avec soixante-quinze mille francs de traitement en guise de cousin.

Serait-ce donc que le seul titre de sénateur donnerait l'absolution des fautes passées ?

On peut dire que ce serait joliment imaginé.

Ne nous étonnons donc pas si le Sénat ressemble de si loin à une assemblée délibérante : c'est seulement un purgatoire.

Quoique le gouvernement en pense, pourtant, j'avoue que j'ai bien de la peine à voir un solide bonapartiste dans l'homme qui s'élevait si énergiquement, en 1813, contre l'idée de son collègue Lepelletier d'élever, sur les bords du golfe Juan, une statue à Napoléon, sauveur de la patrie !

La statue offerte aujourd'hui aux mânes de Dupin lui-même a donc de fortes raisons d'être uniquement regardée comme un triple hommage rendu au légitimiste, à l'orléaniste et au républicain.

Riez-en si vous voulez, c'est comme cela !

Au fait, il serait plaisant que le statuaire, craignant de paraître coupable de « manœuvres à l'intérieur » en mettant au jour ce torse séduisant, eût la prétention de représenter son héros en ami de l'ordre actuel des choses.

Je serais curieux de voir comme il s'y prendrait ; car enfin je ne sache rien qui diffère dans l'apparence extérieure le plus bouillant ami du pouvoir de son plus cruel ennemi.

Il y a l'air de profonde satisfaction peut-être.

Mais qui m'empêchera de penser que cette satisfaction caractérise le calme de la conscience de Dupin en 1852, et que s'il a les traits radiés, c'est justement parce qu'il vient d'envoyer sa démission de procureur général au futur Empereur ?

On pourrait peut-être encore le représenter la main sur le cœur, faisant agréer à notre souverain l'expression de ses vœux.

Mais à moins que ces vœux ne soient dûment datés et étiquetés, pourquoi n'imaginera-t-on pas simplement qu'ils s'adressent au bon roi Louis-Philippe ?

Sans doute, le sculpteur aurait encore la ressource de nous le montrer écrivant son discours de rentrée à la Cour de cassation, en 1837.

Mais comment ne supposerais-je pas alors, et comment tous nos braves électeurs de Varzy ne supposeraient-ils pas naturellement avec moi, que le fameux magistrat est représenté élaborant la profession de foi qu'il leur adressait en 1848.

J'ai adhéré au nouveau gouvernement. J'y ai adhéré franchement, ouvertement, sans arrière-pensée, avec la conviction que la République était désormais le seul gouvernement possible.

Avouez que voilà un modèle dont l'attitude est sièrement difficile à trouver.

Modèle n'est ici qu'une façon de s'exprimer, bien entendu. Politiquement parlant, je ne fais à personne l'injure de lui offrir l'illustre Dupin comme tel.

En somme, si j'avais un avis à donner au sculpteur, je lui conseillerais d'abord de ne pas couler l'image d'un pareil homme en bronze ; parce que cela représenterait trop à une épiqramme. Le granit paraîtrait également un peu ferme.

D'un autre côté, je suis le premier à reconnaître que, pour le même usage, le pain d'épice, — quoique d'une consistance suffisamment emblématique, — serait bien friable.

A la place du sculpteur, j'aurais donc tout simplement recours, en désespoir de cause, à la maison Gandillot, si avantagusement connue pour ses fers creux.

C'est bon et pas cher. A la faveur de ce produit, je composerais un Dupin plat, très plat, excessivement plat, avec la main étendue, dans cette position également familière à l'individu qui prête un serment et à celui qui s'assure si le temps est à la pluie.

Point n'est besoin d'ajouter que cette

image ne serait nullement destinée à orner la place principale de Varzy ; mais bien à être hissée au sommet du clocher natal pour y être montée sur pivot.

Libre ainsi de tourner à tous les vents, l'image symbolique de Dupin annoncerait aux habitants d'alentour, avec les variations du vent, les changements probables de la température.

— Bon, se dirait l'heureux Varzinois, en contemplant l'ombre de son compatriote se découpant en noir sur le ciel au clair de lune, Dupin au nord, je n'ai pas besoin de rentrer mon linge.

Ou bien, au moment de sortir :

— Diablotin ! Dupin est à l'ouest, je ferai bien de prendre mon parapluie.

Comme cela du moins, l'image bienfaisante de Dupin aurait le double mérite de représenter l'homme et de servir à quelque chose.

Il n'y a pas que chez nous qu'on ait du rire sur la planche dans ce moment-ci.

Une secte religieuse assez répandue en Hongrie, si j'en crois l'*Époque*, la secte des Nozaréens, vient d'adresser à l'empereur d'Autriche une rare supplique.

Sous prétexte que cela est tout à fait contraire à l'esprit de leur religion, qui défend par-dessus toute chose d'attenter à la vie de son semblable, ces zélés pratiquants demandent naïvement qu'on voulût bien les dispenser dorénavant du service militaire.

Refuser d'attenter à la vie de son semblable est certes d'un bon cœur ; mais on comprend qu'un gouvernement formerait difficilement une armée — fil-elle de quatre cent vingt-cinq hommes — avec des susceptibilités de ce calibre !

D'ailleurs si l'on eût fait droit aux réclamations des Nozaréens, il n'eût pas manqué sans doute de surgir le lendemain des Hébreux, qui, à l'appel réitéré du percepteur des contributions, eussent fait savoir que leur religion lui interdisait carrément ce versement désagréable.

Puis, le lendemain, c'eût été le tour des Bethlémites, qui eussent déclaré pour le moins que payer leur tailleur ou leur boulangier froissait leurs convictions les plus respectables.

Enfin, il n'est pas jusqu'au condamné à mort qui n'eût été en droit de s'écrier, par un procédé analogue, au moment où le président venait de lui lire la sentence fatale :

— Pardon, monsieur le président, je vous serais bien obligé de m'infliger un autre genre de peine, car mes croyances religieuses me défendent absolument celle-là.

Les pauvres diables qui tous les ans se déchirent les yeux et se mutilent les membres pour échapper au service militaire, regretteront vivement, à coup sûr, le *four* des esclaves hongrois.

Il est été si commode à la question sacramentelle :

— Qu'avez-vous à faire valoir pour votre exemption ?

De répondre tout bonnement :  
— Nazardent !

Mais l'empereur d'Autriche n'entend pas de cette oreille-là. Les convictions religieuses ont été poliment invitées par lui à vouloir bien désormais céder le pas aux convictions patriotiques sur toute l'étendue de ses Etats.

Eh bien, là, entre nous, le catholicisme l'a échappé belle !

PAUL PARFAIT.

## CE QUI SE PASSE

S. M. la reine douairière de Prusse est arrivée, lundi dernier, à Menton, et a pris possession de la villa des marquis de Grimaldi, où elle restera tout l'hiver. Lors de son passage à Nice, M. le préfet des Alpes-Maritimes était allé saluer Sa Majesté à la gare.

S. A. S. le prince Charles III est arrivé mercredi à Monaco. Un corps d'armée de trois hommes s'est dirigé vers la gare pour recevoir le souverain avec tous les honneurs dus à son rang.

C'était hier la fête de la reine Isabelle, qui a reçu, de une heure à cinq heures et demie, les hommages et les bouquets de ses fidèles. L'empressement m'a paru moins vif que je ne m'y attendais.

Le duc de Cambacérès, grand-maître des cérémonies de l'Empereur, s'est rendu avec la duchesse au pavillon de Roban, probablement à titre officiel pour complimenter les hôtes de la France.

Avant-hier, la Cour s'est rendue au Jardin des Plantes, où tout le monde a paru s'amuser beaucoup.

M. Boselli, préfet de Seine-et-Oise, qui vient d'être si cruellement éprouvé par la perte de son fils, avait annoncé son intention de donner sa démission.

Ses nombreux amis viennent, à grand peine, de le faire revenir sur cette décision.

Depuis quarante-huit heures, les pêcheurs napolitains naviguent sur un volcan, « pour me servir de la belle expression de Joseph Prud'homme ».

Le Vésuve est égaré du cerveau.

Et la lave descend avec une majestueuse lenteur le long du nez de ce cratère.

La phrase du célèbre professeur d'écriture me remet en mémoire les lettres d'un touriste, publiées dans je ne sais quel journal de province, lettres folâtres et convaincues, où j'avais cueilli cette phrase :

« Je vais visiter demain le Vésuve ! Jôies ! Jôgnarables ! Je m'en forge d'avance un océan de félicité ! »

Voyez-vous ce touriste occupé à se forger des océans ? Moi, je vois ça d'ici.

Pour paraître très prochainement :  
*Le Ridicule Martini*, un petit sac brodé de perles que les dames porteront fixé à la ceinture par une chaîne d'or, d'argent ou d'acier.

*La Question espagnole*, un jotté qui remplacera la *Question romaine* !

Aie ! aie ! le voici bien près de premier janvier !

M. Hugelmann, vous savez bien, l'au-

teur de ce *Nouveau Cid* dont quelques vers jetèrent de la gaieté dans Paris pour trois jours. M. Hugelmann vient d'acheter le *Nain Jaune*.

Pauvre journal ! que de péripéties.

Le nouveau directeur en fera-t-il une publication quotidienne, comme on le prétend ? Je me permets d'en douter.

On disait que M. Mirès était le bailleur de fonds de M. Hugelmann. C'est cruel !

C'est le fils aîné de M. de Rostchild, Alphonse, qui hérite de la signature et de la fortune personnelle de son père qui lui légua Ferrières et ses collections artistiques.

On annonce l'accouchement de la duchesse de Crussol, belle-fille du duc d'Uzès.

Le *Libéral*, journal loterie, a été condamné à cinquante francs d'amende.

Cinquante francs d'amende pour cette gigantesque entreprise !

Il y avait pourtant un moyen d'éviter cette catastrophe.

C'était de faire autoriser la loterie et d'en affecter les bénéfices à certain orphelinat.

Mais M. Rouher lui-même n'avait pas pensé à cela.

Le sort en est jeté !... l'Homère de l'Empire se trouvera, aux prochaines élections, en face d'une opposition redoutable.

Le département de Tarn-et-Garonne est en pleine défection ; et la défection, comme une gangrène, envahit l'arrondissement Belmontet.

M. A. Hébrard, du *Temps*, a beaucoup de chances, surtout depuis le dernier procès de presse.

Lord Somerville, de la prairie d'Écosse, est mort d'une chute de cheval, à la chasse.

Le théâtre de l'Odéon paraît être, en ce moment, le lieu de rendez-vous des puissances étrangères. Hier, le prince et la princesse de Galles assistaient, dans la loge Impériale, à la représentation du *Drame de la rue de la Paix*. Ils étaient accompagnés de l'ambassadeur d'Angleterre et leur suite, très nombreuse, occupait une partie de la salle.

On parle pour samedi ou pour le commencement de la semaine prochaine d'une visite de la reine d'Espagne au même théâtre, et le directeur de l'Odéon prépare de nouveau son habit de cérémonie.

Réparons un oubli de notre collaborateur Louis Leroy, en disant quelques mots de la *Chambre ardente*.

On a vraiment mal compris l'exploitation du théâtre du Cirque Impérial, en venant jouer des drames dans cette salle énorme, où la voix des acteurs s'égarait sans profit pour les oreilles du public, immense et comparable au Sahara, que les cris de l'Arabe ne peuvent traverser.

En voyant quelques courageux acteurs jouer avec une discrétion contenue et sans porte-voix, j'ai mieux compris ce mot d'un Gavruche à la première représentation d'ouverture du grand théâtre parisien :

— Eh ! là-bas, plus haut que ça, vous autres, ou faites des gestes !

Parfois un élan dramatique ou passionné permet d'entendre l'organe vibrant de

Mlle Cornélie de Rouvière, des tragédiennes, talent original et puissant à la fois. Mais on n'entend qu'elle !

Grâce à la vigueur de son jeu, la scène de la chambre ardente a produit un immense effet ; cette scène suffirait seule à attirer la foule au Cirque. Quel dommage que, malgré soi, on attende toujours l'entrée de la Cuadrilla et du taureau sur la scène, tandis que c'est M. Molina seul, ce Mélingue à la crème, qui apparaît aux regards !

A l'aide de puissants télescopes, empruntés à l'Observatoire, j'ai découvert dans la salle quelques visages amis. M. de Villemessant faisait des confidences à Adrien Marx qui les trouvait bien bonnes ; Baner rêvait aux changements à introduire dans son journal ; quelques uns de mes collaborateurs, courageux jusqu'à l'abnégation, Ange! de Miranda, comte Dimitri, Armand Gouzien, échangeaient entre eux des paroles de désespoir ; Mirès rayonnait en pensant qu'il était entouré d'actionnaires à lui ; dans quelques coins, côté des dames, Mlles Lassy, de Gerandon, M. Laferrère, Mlle Gabrielle, des *Variétés*, le baron Lassouche, bâillaient derrière leurs éventails. Drôle de théâtre tout de même !

Les bureaux du *Pays*, journal de l'Empire, vont être transférés le premier janvier prochain dans le corps de bâtiment, occupé par son frère siamois, le *Constitutionnel*.

L'entrée de ce dernier restera ouverte par la rue de Valenciennes ; le *Pays* aura sa porte spéciale rue des Bons-Enfants.

Une antithèse, quoi !

Un bon tour à jouer à l'art officiel : Pourquoi les démocrates qui ont organisé la souscription Baudin ne mettraient-ils pas au concours le projet de monument ? Ce serait une excellente occasion de montrer ce que peut produire l'art libre et convaincu !

L'exposition des dessins serait une expérience concluante.

Un gentleman de l'avenue de Neuilly, ayant hérité de dix mille francs en monnaie d'argent, qui provenait de la succession d'un sien parent, est allé porter ce group à la Monnaie elle-même, sa mère naturelle et légitime.

On a offert à l'héritier une somme identique et laurée, à la condition de l'emporter sans réflexions ni observations.

Cependant, ce gentleman en a fait une fort sensée. Il s'est dit : « Puisque les nouvelles pièces divisionnaires perdent trente-cinq millions sur les anciennes, je suis redevable de trente-cinq francs par mille et de trois cent cinquante francs sur mon héritage. »

Et cependant j'ai bien dix mille francs. Embarras cruel ! Qui donc paie la différence et qui donc empêche le bénéfice réalisé sur les deux ou trois cent millions de monnaie qu'on frappe.

Quelques *gensdarmes*, cela se prononce comme un seul mot, eussent de voir la presse rédigée par des écrivains, ont pensé combler une forte lacune en fondant un journal barbouillé par leurs amis.

Le *Mondain* devra sa naissance à cette idée saugrenue que les *gensdarmes* savent tenir une plume, faire un journal et trouver des abonnés. Je les attends au tirage : c'est le trois cent onze millième essai de ce genre, et on s'est généralement aperçu après un four mémorable qu'il fallait laisser à chacun son métier.

Feuilleton du GAULOIS du 21 Novembre 1868 N° 28

## LÉONE

(Suite)

XLV

Quelquefois, pourtant, la nécessité d'une séparation leur apparaissait dans toute sa cruelle évidence.

Et s'écriaient : « Nous ne pouvons plus vivre ainsi, finissons-en ! » Et, par un mouvement bizarre, cette pensée d'un rapin qu'ils n'auraient jamais osé concevoir leur semblait quelques semaines auparavant, cette pensée d'une rupture qui devait déchirer le lien entre ces deux cœurs étroitement unis, était devenue la seule idée de leur ciel si sombrement éclairé.

Il s'adoraient à ce point qu'ils comprenaient l'impuissance de leur amour à les satisfaire ; ils préféraient le conserver religieusement intact dans l'impenétrable sanctuaire de leurs deux âmes séparées,

plutôt que d'assister au délabrement qui ne tarderait pas à l'atteindre.

Une fois le principe de la séparation acceptée, ils n'avaient pas la force d'aller plus loin. Ils se disaient : « Voyons ! Essayons huit jours encore, et puis après nous prendrons ce parti terrible ; nous nous séparons pour toujours, dussions nous mourir de chagrin et de regret. »

Les huit jours s'écoulaient sans apporter aucun changement dans leur vie ; et quand le terme indiqué était atteint, le courage manquait à tous deux et ils fixaient une limite nouvelle.

Cette crainte sans cesse renaissante d'une séparation ajoutait même encore quelque chose à l'ardeur de leurs amours ; aucun d'eux ne voulait profiter du dernier sursis accordé à leur liaison, et ils se jetaient le cœur et la tête p. r. u. s. dans des exagérations nouvelles de tendresse, ou ils sortaient meurtris et défaillants. On eût dit qu'ils auraient voulu amasser des trésors de jouissances pour toute la durée de leur vie et en emporter des souvenirs impalpables.

Les semaines s'écoulaient aux semaines dans ces transes toujours renouvelées et ils résistaient en face l'un de l'autre plus braves et plus malheureux que jamais.

XLVI

Après la gêne, la pauvreté était venue frapper à leur porte. Léone avait renoncé à son domestique depuis longtemps ; la bonne,

dont elle avait également voulu se défaire, était restée presque de force, disant qu'on lui payerait ses gages quand on pourrait.

Il fallait pourtant trouver l'argent nécessaire à la nourriture quotidienne. Ce fut encore Lavouison qui vint à leur aide en procurant à Léone quelques leçons de piano et de chant dans de petits intérieurs bourgeois, au prix de 2 fr. le cachet.

Elle s'en allait bravement par tous les temps, brûlée par le soleil de septembre, qui fait des grandes places pavées de Versailles comme des fournaises ardentes, et la figure coupée par le vent qui souffle parfois avec tant de force à travers les longues avenues tracées par Louis XIV ; elle s'en allait à tous les coins de la ville pour gagner ce misérable argent qui suffisait à peine à les faire vivre.

Que de courage elle déploya dans cette lutte !

Hélas ! bien souvent, à la suite de son dur labeur, elle avait encore à essayer, à son retour, les plaintes et les reproches de Georges.

Un jour, pendant qu'elle était allée donner une leçon, le facteur sonna. Ce fut Georges qui lui ouvrit et qui reçut de ses mains une lettre à l'adresse de Léone.

C'était la première fois que ce fait se produisait ; Georges savait bien que sa maîtresse était restée en rapport avec un notaire et un homme d'affaires ; elle le lui avait dit ; mais jamais la preuve matérielle

de leur correspondance ne s'était trouvée entre ses mains.

Après avoir relu machinalement l'adresse à dix reprises, il posa la lettre sur une table et revint s'asseoir auprès de la fenêtre où il passait la plus grande partie de ses journées à regarder dresser des chevaux ou à voir des dragons apprendre l'exercice.

Au bout d'un quart d'heure, il avait une idée fixe : la lettre !

Qu'est-ce qu'elle pouvait contenir ? Si par hasard les enveloppes de l'homme d'affaires servaient à déguiser une correspondance amoureuse ? Georges savait bien que de semblables soupçons étaient insensés ; cependant il ne pouvait s'en défendre, et sa jalousie éclata plus violente que jamais.

Tout à coup, renonçant à se contraindre, il se jeta sur cette malheureuse lettre, en déchira l'enveloppe ; il n'avait pas la courage d'attendre plus longtemps le retour de Léone, il voulait être rassuré tout de suite.

Une profonde émotion s'empara de lui, à mesure qu'il lisait ; jamais il n'avait si bien senti tout ce que Léone méritait de tendresse et de respect. Il compara le sacrifice qu'elle s'imposait, à l'existence large, immense même qu'elle aurait pu mener d'après la fortune dont le détail se présentait à ses yeux.

Il s'indigna contre lui-même de n'avoir plus ni force, ni courage, ni volonté, pour éviter à Léone la lourde charge de leur en-

tretien, et d'imposer à celle qui se consacrait à lui tant de privations et de souffrances.

Mais, comme tout en lui était aigri et douloureux, sa reconnaissance pour sa maîtresse lui pesa du poids des sacrifices qu'elle s'imposait, et il n'eut pour elle à son retour que des paroles acerbes.

— Tiens, dit-il, en lui tendant la lettre, pardonne-moi si j'ai ouvert ta correspondance ; mais je voulais savoir ce qu'une femme peut gagner en trois ou quatre ans !

Léone, révoltée de cette attaque imméritée et de cette injure gratuite, prit dans sa poche quatre grosses pièces de cinq francs en argent, prix de leçons données chez un papetier de la rue Impériale. Elle jeta ces lourdes pièces sur la cheminée en répondant simplement, mais avec une voix brisée par le découragement :

— Tiens ! regarde aussi ce qu'une femme peut gagner en trois ou quatre semaines.

Puis, fatiguée de sa journée et désespérée de l'accueil qui lui avait été fait, elle se laissa tomber sur une chaise, la tête penchée et les yeux remplis de larmes.

Ses vêtements trempés de sueur collaient sur ce pauvre corps maigre par les privations de toute sorte et les souffrances morales ; ils en dessinaient toutes les perfectionnements et, sous l'étoffe amincie par un long usage, on devinait une forme d'une pureté exquise. Les bottines, couvertes de poussière et crevées en plus d'un endroit,

criaient la fatigue de la marche et la misère.

Emu de ce spectacle, Georges fut pris de remords ; il se jeta à ses genoux, écarta les mains dont elle caillait son visage et attirant contre lui la victime de son humeur fantasque et malade, il la força à appuyer sa tête d'ange contre son épaule.

— Pardonne-moi encore, murmura-t-il, pardonne-moi toujours !

Lorsque des discussions de ce genre avaient lieu, et lorsque Georges, revenu à lui-même, s'humiliait devant Léone, celle-ci répondait seulement par un baiser et s'efforçait d'oublier l'offense dans une amoureuse étreinte. Cette fois encore, elle embrassa tendrement celui qui l'avait offensée, et comme Georges voulait lui raconter ce qui s'était passé en son absence, elle lui ferma la bouche avec ses lèvres.

— Ne parlons plus de cela, lui dit-elle ensuite, je n'y pense plus.

En effet, elle parut pendant le reste de la journée plus tendre que d'habitude, et pendant quelques heures encore ils furent heureux.

BARONNE D'ANGE.

(La suite à demain.)

(\*) Reproduction interdite.

D'autant mieux, j'en préviens MM. les amateurs, que le journalisme parisien compte dans son sein beaucoup plus de gens bien élevés allant dans le meilleur monde, qu'ils ne trouveront de gens du monde sachant faire un article de dix lignes.

Le grand-duc Nicolas part ce soir pour Nice, où il visitera le tombeau de son frère. Son Altesse restera huit jours absent.

Depuis son transport à Angerville, M. Berrier a passé deux nuits agitées. Cepen tant les fatigues du voyage ont été mieux supportées qu'on ne s'y attendait. La journée d'hier a été relativement bonne, malgré la faiblesse extrême du malade.

La situation est résumée en ces termes par les médecins: Ni mieux, ni plus mal. Les inquiétudes sont toujours très sérieuses.

Sous le titre de *Câble du peuple*, il se forme une compagnie New-Yorkaise, dans le but de poser un câble transatlantique entre les Etats-Unis et la Belgique.

Les fondateurs de la Société américaine ont déjà obtenu une concession définitive du Congrès, et leurs démarches près des autorités belges seront bientôt, nous assure-t-on, couronnées de succès.

Les actions de cette nouvelle Compagnie télégraphique sont de 250 fr. l'une. A ces actions sont attachés des coupons d'intérêt à raison de 10 0/0 l'un. Le prix d'une dépêche de 20 mots est, dès à présent, fixé à 25 fr., qui pourront être soldés au moyen des coupons ci-dessus.

La Compagnie espère ainsi populariser l'usage des dépêches transatlantiques et assurer à l'avance le placement de ces coupons d'intérêt faits au porteur; c'est-à-dire garantir aux souscripteurs d'actions un minimum d'intérêt s'élevant à 10 0/0. Le surplus des recettes, s'il y en a, sera partagé entre les actionnaires à titre de dividende.

Le capital jugé nécessaire pour cette nouvelle entreprise est estimé à 12 millions 500 mille francs. Moitié de cette somme a été souscrite à New-York; l'autre moitié est promise à la Compagnie par la ville de Bruxelles.

Vingt-cinq francs la dépêche! Avis aux actionnaires des lignes existantes ou en voie de se créer.

La famille de M. Lecoq de Boisbaudran vient de rentrer à Paris, après des recherches infructueuses pour retrouver les traces du malheureux touriste.

Il est très évident aujourd'hui que la disparition doit être attribuée à un crime.

Les derniers renseignements ont été recueillis dans une petite auberge, où une jeune enfant de six ans a reconnu la photographie qu'on lui présentait.

Elle a dit que M. Lecoq portait une bague chevalière et une chaîne d'or fort remarquables; ce fait était vrai. Il avait, en outre sur lui au moins 700 fr. en or dans une ceinture.

Cette somme aura tenté la cupidité de quelque malfaiteur.

Dans un rayon de trois lieues où se sont circonscrites les recherches, on n'a pu découvrir aucun indice révélateur, ni dans les torrents, ni dans les crevasses.

Est-il vrai que la subvention accordée à l'Ecole polonaise de Paris soit supprimée? J'avoue que j'ai peine à le croire, et le public ne serait sans doute pas fâché d'en savoir les raisons.

Un de nos jolis comédiens de Paris a eu un mot qui vaut bien cher.

Il fait partie d'un théâtre de genre qui va bientôt déménager. Ses camarades le trouvent poseur, ses inférieurs ne peuvent pas le sentir tant il est vaniteux et le public le trouve bêtement joli ou joliment bête.

Le vide à fini par se faire autour de lui. Il s'en est aperçu et il s'en plaint.

— Je ne sais pas pourquoi, disait-il à un choriste de son théâtre, je ne sais pas pourquoi on me traite en lépreux. Tenez, on prétend que je suis orgueilleux et suffisant... ET VOUS PARLEZ !!! (Historique.)

Le Grand-Hôtel vient de préparer quatre-vingts logements pour les passagers de la Ville-de-Paris, attendus hier au Havre. C'est une dépêche, arrivée par le câble transatlantique, qui fait ainsi l'office de maréchal des logis.

A trois heures du matin, sur le seuil de Brébant.

— C'est fini, mon bon, j'ai brûlé le dernier fillet de mille!

— Et que vas-tu faire?

— Repasser mes classiques grecs!

— Pour donner des leçons?

— Non! pour me faire la main!

UN DOMINO.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN ET LES MAISONS DE JEU.

On avait annoncé dernièrement, pour la centième fois, que la république de Saint-Marin venait d'accorder le privilège d'une maison de jeu dans l'intérieur de la ville.

Voici, à ce sujet, la lettre officielle adressée au représentant à Paris de cet honnête petit Etat. On y sent passer un souffle de liberté et de patriotisme républicain!

Excelsence, Votre Seigneurie sait que la république n'a jamais voulu accorder l'établissement d'une maison de jeu sur son territoire, malgré les offres magnifiques qui lui ont été faites; les raisons de ce refus sont nombreuses et puissantes.

En premier lieu, il faut considérer que le principe de l'existence de notre gouvernement est la moralité, et que si cette base ve-

naît à manquer on détruirait l'élément vital de sa conservation.

Les autres Etats peuvent se soutenir par la force matérielle, mais notre république ne peut vivre qu'avec la bonne opinion que le monde a des vertus de son peuple, et si elle perd ce prestige, elle court le risque évident de sa ruine. Mais en dehors de la bonne renommée et de l'estime que la république pourrât perdre à l'extérieur, on doit penser à ce qui adviendrait à l'intérieur. Méditant sur le caractère des hommes plus portés au mal qu'au bien, on peut prévoir qu'en fondant sur le sol *Sanmarinois* une maison de jeu avec tous les établissements qui la suivent et la complètent, il en résulterait la corruption graduelle de notre population.

On peut objecter qu'à ce mal on opposerait un remède, celui des écoles, de maisons de refuge, d'hospices et autres établissements de nature à moraliser le peuple, mais je réponds qu'une population empoisonnée, corrompue, sera toujours une population débile, infirme, et ne pourra jamais recouvrer sa vigueur primitive, parviendrait-on à calmer le mal par la vertu de remèdes plus ou moins efficaces.

Mais ce n'est pas tout, une société plus saine, pouvant beaucoup dépenser, pourrait peu à peu acquérir une puissance telle, qu'elle pourrait paralyser l'action gouvernementale, il nous faut toujours maintenir ferme et vigoureux, si on ne veut pas que la république se perisse.

En somme, l'affluence d'une grande quantité d'étrangers dans notre pays pourrait, dans le cas de convulsions politiques, être considérée par d'autres gouvernements d'un oeil peu favorable, et prêter quelques soupçons. Tout au moins cela pourrait servir de prétexte pour causer des ennuis à la république et à tenter à son existence politique.

Pour conclure, en calculant les avantages et les dangers résultant de l'établissement d'une maison de jeu, je suis fortement d'avis que les dangers sont immensément plus grands que les avantages; ainsi tous les bons citoyens de notre pays pensent qu'on doit repousser toute proposition de cette nature, et que, si la république doit périr, qu'elle périsse honorée, glorifiée par les âmes vertueuses!

Nous rejeterons donc avec dédain toutes les propositions de ces spéculateurs arrivant de tous les points du monde, qui voudraient corrompre de leur souffle empesté notre pays, et pensent éblouir nos populations par les splendeurs de l'or et de la richesse.

Nous voulons vivre pauvres, mais libres! Recevez, etc.

Le président du conseil,

NOUVELLES POLITIQUES

**Italie**  
L'agitation séparatiste continué en Sicile. Le comité séparatiste de Palerme fait appel, dans des proclamations répandues à profusion « aux fils non dégénérés des héros des *Vespri sicilienne*, afin qu'ils préparent leurs bras pour écraser sous leurs mains de fer « les ennemis qui font peser sur la Sicile un joug exécré. »

**France**  
Le conseil municipal de Vesoul a donné sa démission. On suppose que le transfert, à Gray, du concours régional de 1869, dans le but de favoriser la prochaine candidature du marquis d'Andelarre, n'est pas étranger à la décision des conseillers municipaux du chef-lieu de la Haute-Saône.

**Prusse**  
Le roi Guillaume, en apprenant la décision par laquelle l'Autriche vient de porter à 800,000 hommes l'effectif de son armée, aurait dit sans s'émouvoir davantage d'une mesure dirigée évidemment contre la Prusse. « Ce n'est pas tout d'avoir 800,000 soldats sous les armes; il faut les nourrir. Les fins militaires ne supporteront pas longtemps un tel fardeau. Laissons faire M. de Bismarck, le temps dissipera son armée. »

Le bruit court à Berlin que M. de Bismarck abandonnera la direction des affaires extérieures à M. de Werthern ou au comte de Stolberg-Wernigerode, premier président de la province de Hanovre et très dévoué à la politique prussienne.

**Serbie**  
Les grands corps de l'Etat, en Serbie, vont être complètement remaniés. Le Sénat disparaîtrait et serait remplacé par un Conseil d'Etat, et la représentation nationale se diviserait en deux chambres.

**Belgique**  
M. J. Devaux, le secrétaire et l'ami intime du roi des Belges, vient d'être envoyé par Léopold II, avec une mission extraordinaire, auprès du roi de Prusse. Le monde diplomatique suit avec la plus grande attention les pas et démarches de M. Devaux; il s'attend à quelque incident d'une grande portée.

Le secrétaire de la rédaction, LÉON ESTOR.

ESPAGNE

Les ennemis du général Prim ne reculent plus devant aucune calomnie pour tâcher de ternir la gloire du patriote espagnol. Le désintéressement, la grandeur du général, qui, planant au-dessus des ambitions vulgaires et ne visant même pas à une facile popularité, s'occupe seulement de prendre l'attitude la plus avantageuse pour les intérêts politiques de la patrie, attirent la haine de ses diffamateurs.

Avant-hier c'était cette grotesque proclamation où, dans un langage de corps de garde, on faisait briguer à Prim la couronne impériale.

Vingt-quatre heures ont suffi pour faire bonne justice de ce canard idiot, où l'auteur de la calomnie n'avait d'égalé que sa bêtise. A ce sujet, qu'il me soit permis de dire que dans l'entourage du général, il n'y a eu jamais personne du nom de B. Palacio. C'est la fausse signature, qui, d'après le *Courrier de Bayonne*, figure au bas de la pièce étrange dont nous venons de parler.

Aujourd'hui, c'est une autre invention plus grossière, si cela est possible, mais plus malveillante et insidieuse aussi.

C'est la *Presse* et la *Gazette de France* qui se font l'écho de cette ridicule calomnie. Ces deux journaux prétendent que le général Prim conçoit d'accord avec Marie-Christine de Bourbon et sa fille Isabelle pour mettre sur le trône l'ex-prince des Asturies sous la régence du général. Dans son désir de donner une apparence de certitude à cette fausse nouvelle, ces deux feuilles, et spécialement la première, accompagnent leur récit de toute sorte de détails.

Ainsi elles prétendent que ces jours derniers un émissaire de l'ex-reine, M. Albert Hans, est parti de Paris avec une lettre pour Prim, relative à ce projet. La *Presse* ajoute que M. Hans fut très fêté par le général, qui le fit asseoir à sa table et le renvoya au bout de vingt-quatre heures avec des dépêches qui

contenaient une réponse très favorable aux plans de Marie-Christine et d'Isabelle.

Or, tout ce récit est d'une audacieuse fausseté.

M. Albert Hans est un modeste jeune homme qui a un peu collaboré au *Gaulois*, et qui est parti pour Madrid, il y a six jours, avec une mission purement financière.

Il n'a aucun motif pour aspirer à jouer un rôle politique quelconque dans les affaires d'Espagne, pays auquel il est totalement étranger, ainsi qu'à ses hommes publics. Il n'a pas vu le général Prim et n'a brigué nullement l'honneur de s'asseoir à sa table. Son voyage a été si précipité qu'il n'a même pu rendre quelques visites que nous l'avions prié de faire à des personnes de l'entourage du général.

Il n'y a que la *Presse* pour oser échaufauder, sur un voyage aussi précipité et aussi insignifiant, tout un plan de conspiration politique.

Voilà où conduit la rage de dénigrer ses adversaires.

Heureusement que les principes du général sont assez connus et que j'ai rapporté ici même, et en gros caractères, des déclarations tombées de ses lèvres dans une circonstance assez solennelle, qui montrent jusqu'à quel point le général méprise toute idée d'ambition personnelle.

Sa seule ambition, c'est d'être, comme il l'a été jusqu'ici, le libérateur de sa patrie.

Au moment de terminer cette chronique, je reçois de M. Albert Hans la lettre suivante à ce propos :

Monsieur de Miranda, rédacteur du *Gaulois*.

Monsieur,

La *Presse* du 26 novembre public, sous la rubrique de Nouvelles d'Espagne, les insinuations les plus erronées à propos d'un voyage que je viens de faire à Madrid. Elle va jusqu'à donner à son discours substance d'une soi-disant lettre que j'aurais été porteur pour le général Prim.

Cette soi-disant lettre est insensée; elle contient des menaces et des prières au général Prim qui sont du dernier comique et que, seule, l'ignorance du petit *Séviñe* financier peut avoir inventées.

Je vous laisse, monsieur, le soin de qualifier les pareils procédés. Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Albert Hans.

Le *Triunfo*, journal de Grenade, publie une lettre de Mme Velasco, mère de M. Charles Calderon, où cette dame prétend qu'il n'est pas exact que son fils soit au service de don Carlos.

Une dépêche de la Havane, en date du 17 courant, qui est arrivée onze heures seulement, après avoir été expédiée par le général Lersundi, dit: « L'état général de l'île s'améliore depuis quinze jours; l'insurrection est circonscrite dans son foyer, aucune ville importante ne l'a secondée et j'espère la détruire immédiatement. » Le général insiste sur sa démission, malgré les qualités qu'il reconnaît se trouvent réunies dans le gouvernement provisoire.

A Cadix, il y a eu une manifestation républicaine contre l'avis signalé pour le vote. Quatre mille individus prirent part à cette démonstration, qui était précédée d'un drapeau avec cette devise: *République fédérative*.

D'après la loi qui organise la milice citoyenne, celle-ci n'existera que dans les villes dont la population sera au moins de 10,000 âmes. Dans les autres villes, il faudra une autorisation spéciale du gouvernement et qu'on réunisse au moins trois cents volontaires. Le maire sera le premier chef. Les gardes nationaux ne porteront pas d'uniforme et ne seront pas assujettis aux ordonnances militaires.

Le duc de la Torre est malade.

On a vendu 82,000 cigares trouvés au Palais. Ce sera le dernier souvenir que les Espagnols garderont de la famille royale déchue, et il s'en ira en fumée.

Le peuple de Paris est bon justicier. La curiosité remplace parfois avec avantage le pilori placé jadis en place de Grève.

Avant-hier, le maître du *Café-Riche*, où M. Marfori déjeunait, a été obligé d'appeler les sergents de ville pour dissiper le rassemblement qui s'était formé pour voir de près ce grand homme. Laissez passer la justice du peuple!

ANGEL DE MIRANDA.

L'ESPRIT DES AUTRES

La plaisanterie de M. Dréolle dure un peu longtemps dans le *Public*. Il persiste à s'arroger le droit de relever certains faits dans les journaux et les cloue à sa colonne-pilori, avec l'épithète: *fausses nouvelles*. Chacun y passe à son tour.

En faisant l'échange de son journal avec ses confrères, M. Dréolle ne s'est pas engagé, nous le savions, à des échanges de bons procédés; nous lui envoyons nos journaux, il y prend quelques « fausses nouvelles », les pilorise et nous renvoie son journal le lendemain; c'est bien! Je crois être pourtant l'interprète des victimes de sa justice sévère, mais quotidienne, en le priant d'y joindre une assignation, pendant qu'il est dans cette triste voie, ce sera plus court.

Empruntons-lui, en attendant une amélioration dans son service administratif, une nouvelle que nous avons tout lieu de croire vraie, puisqu'elle n'est pas dans la colonne des « fausses nouvelles. »

Après la bataille de Marengo, sous le Consulat, on éleva par souscription un général Desaix, tué dans la fameuse bataille, uneontaine-monument sur la place Dauphine. A la base est une pauvre fontaine, sur le piédestal assez élevé est le buste du général qu'un génie couronnait.

Ce monument est très dégradé. Le génie n'a plus ni bras ni tête, les noms des souscripteurs inscrits sur marbre blanc à la base de la fontaine, en lettres romaines, sont en grande partie effacés. Cependant, sur la partie supérieure on lit encore :

A DESAIX.

Et au-dessous : *Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la patrie.*

On vient de couvrir d'une tente le pauvre et chétif monument pour le restaurer.

On fera peut-être bien de consulter M. Larousse avant de rétablir cette inscription. Il était sans doute aussi à Marengo. Ces paroles ne me semblent pas d'ailleurs plus vraisemblables que celles que Baudin n'a pas prononcées.

La vérité — s'il faut vous la dire — est que ce sont les derniers mots qu'ait prononcés M. Dréolle, avant de se précipiter, ce matin, du haut de la colonne Vendôme; il déposa d'abord, avant d'accomplir son funeste dessein, un baiser sur les sandales de bronze de Napoléon et cria aux visiteurs qui grimpaient le long de l'escalier en spirale :

*Allez dire au premier ministre que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la PATRIE* (journal du soir).

Recommandé au rédacteur chargé des « fausses nouvelles. »

La lettre de Mgr Maret aura eu du moins cet avantage de réveiller M. Louis Veullot de l'engourdissement où il était plongé depuis sa polémique avec le *Figaro*, si elle ne l'a point converti, et de nous valoir aujourd'hui un très joli morceau de prose.

M. John Lemoine avait osé, à ce propos, rappeler que lorsqu'on a voulu récemment contester que le pape tout seul fut infallible sans l'assentiment de l'Eglise, les jésuites avaient demandé qu'on nommât un seul évêque parmi ceux qui étaient venus à Rome, qui eût osé le soutenir et pas un seul n'osa.

Il en sera encore ainsi ajoutait M. Lemoine, les évêques marcheront; les pasteurs ne seront que des moutons. »

M. Louis Veullot n'a pas pu digérer ce « mouton ». Pourtant, il ne se fâche pas, il préche.

Cette traduction, dit-il, est familière, et de plus, fort inexacte, au sens où M. Lemoine la donne; mais enfin il a été dit: *Passo ovves*. Devant Pierre, pasteur universel, les brebis sont augeaux, et l'on ne verra pas d'Evêque orthodoxe qui prétende ni qui pense le contraire, pas plus que l'on ne verra Pierre contester à un Evêque légitime la conduite de son troupeau particulier.

Pasteurs des pasteurs, il est aussi l'intrépide gardien de l'autorité des pasteurs qu'il a élus, et il confirme leur puissance en même temps qu'il confirme la règle de foi. C'est chose presque inconcevable et qui étonne toujours, qu'un homme du monde, qui ne fait pas même profession de croire et d'accomplir le strict nécessaire, s'avise d'élever sa pauvre petite voix contre de telles vérités, assises sur la durée des siècles et sur la parole de Dieu.

Et de M. Louis Veullot.

*L'Avenir national* a fait une remarque piquante, dans l'arrêté du ministre d'Etat au sujet des journaux officiels, publié par le *Constitutionnel*.

On remarquera la formule qui termine cet arrêté: *Fait au palais du Louvre*. Ordinairement les ministres datent leurs actes de l'hôtel du ministère et signent le ministre d'Etat, ou le ministre de l'intérieur ou de la guerre, ou de tout autre département. Mais pour M. Rouher, le Louvre n'est pas trop, et la signature est assez.

Vanitas Vanitatum... Le voligeur qui veille aux barrières du Louvre N'en défend pas nos Rouher.

*L'Eclipse* n'a pas obtenu l'autorisation de publier les charges des cinq défenseurs du dernier procès de presse (en disant « dernier », je ne veux pas dire qu'il n'y en aura plus; non! Elles étaient fort réussies, ces charges de Gill, et auraient eu peut-être autant de succès que la souscription qui leur donnait une palpante actualité. Le dessin sera donc changé, mais le texte restera le même et on lira dans la « Gazette à la main » de M. Blondet, cette anecdote innocente.

Le froid a ramené le régime des raouits, des bals et des soirées.

Un de nos confrères a reçu, l'autre jour, d'un bourgeois gentilhomme, enrichi dans les affaires, une invitation, au bas de laquelle se trouvait cet avis singulier :

« On est prié de ne pas venir en bottes. » Notre ami a remercié en ces termes : « Les soulers de M. W... très flattés de l'invitation particulière dont ils sont l'objet, auront l'honneur de s'y rendre; mais leur maître craint de ne pouvoir les accompagner. »

Le *Paris Gazette*, qui fête aujourd'hui sa centième, se laisse aller aux « à peu près » plus hasardeux. Pardonnons à M. de Milhau, en faveur de la circonstance.

On sait que don Sébastien, le prince des Asturies et plusieurs autres membres de la famille royale d'Espagne, sans oublier l'ami de la maison, Marfori, charment leurs loisirs en cultivant la photographie.

Don Sébastien est même entré en pourparlers, à ce sujet, avec Pierre Petit.

Lorsque l'infant s'est présenté à la maison de la rue Cadetti, on assure qu'il était fort embarrassé pour se faire comprendre intelligemment en français.

— Est-ce à M. Pierre Petit lui-même, Monsieur, que vous avez à faire, lui demanda l'héritier du photographe de l'épiscopat. Il n'est pas ici pour le moment, mais je puis le remplacer : je suis son fils.

— Non, Monsieur, répondit l'infant en tirant de sa poche un prospectus de la maison Petit, c'est *opère* lui-même.

Un mot d'enfant dans la chronique de Raoul de Presles (lisez Bauer) à l'*Événement*.

Un enfant voyant aller (sans bibron) son jeune frère, s'écria, très intrigué : — Maman, qu'est-ce qu'il y a là dedans! — Du lait, mon bébé! — Ah! et l'autre? — Du lait encore... — Ah! il n'y en a pas pour le café?

La première série des invités de Commerçon a reçu ses lettres d'invitations,

dont Touchatout donne le modèle dans sa Revue hebdomadaire :

VILLA RAINCY-TOULLAID

SERVICE DES INVITATIONS

Salon 1868

AVIS

Vous venez rendre au château de Raincy, le 17 novembre à 3 heures 32 minutes (très-précises, pour y passer cinq jours deux heures et demie, pendant lesquelles vous devrez vous amuser énormément. Vous occuperez la chambre n° 921. A la tête du lit Commerson, pour n'avoir aucune occasion de salir la nappe. Pendant les repas, les deux serviteurs des convives seront réglés par le maître d'hôtel; vous devrez donner à votre physionomie à chaque heure de la journée. Un domestique, attaché à votre personne, vous dira à quels moments vous devrez lire. Je compte sur vous à l'heure indiquée. Faute de quoi vous serez contraint par toutes les voies de droit. Le tout sans autres cérémonies.

Le suisse de Commerson, TROMBINELLI.

P. S. — Le domestique affecté à votre service se doit recevoir que cinq francs de pourboire. — Vous insisterez jusqu'à ce qu'il en accepte dix.

Voilà quelques faits divers, bien dignes de Touchatout.

**Avis important.** — Un inventeur vient de trouver le moyen cherché depuis longtemps d'empêcher la bougie de couler et par conséquent de tacher, tout en réalisant une économie de dix pour cent. C'est de ne servir que de petites lampes à esprit de vin.

Samedi, un accident qui aurait pu avoir des suites funestes a mis en émoi le quartier du Temple.

Un couvreur, ayant perdu l'équilibre, est tombé du sixième étage dans la rue. Fort heureusement, deux femmes qui causaient sur le trottoir l'ont reçu sur la tête et ont amorti la chute.

Le couvreur s'est relevé sain et sauf. On frémit en songeant que, sans un heureux hasard, cet accident eût pu lui coûter la vie. Les deux femmes sont mortes sur le coup.

Je rencontre hier notre aimable administrateur. — Il vient de sortir du bureau un monsieur qui a voulu payer son abonnement en réaux, disant qu'il arrivait de Madrid, qu'il y retournerait et qu'il n'avait pas le temps de changer.

— C'est un Espagnol? — Non, il est Allemand.... — Des réaux!...

ARMAND GOUZIN.

SOUVENIRS INTIMES d'un ancien secrétaire

DU PRINCE NAPOLEON (suite).

Quand nous approchions de Zante, un des érudits de la troupe fit remarquer que la citadelle, par son assise et ses contours, faisait penser à l'Acropolis d'Athènes, mirage mais non ressemblance. Point du pittoresque académique et des souvenirs classiques, j'eus à peine le temps, en consultant les guides et les résumés historiques ou fabuleux, d'apprendre que Zante, Zakythos, doit son nom à un héros légendaire qui avait accompagné Hercule en Espagne et qui mourut dans cette île. Encore même si cette petite mythologie me frappa, c'est à cause du rapprochement : notre Hercule et ses douze travaux étaient tout trouvés, mais qui des compagnons, le soussigné compris, avait le plus de droits à rappeler le *botéon*, bonhomme obscur qui, pourtant, eut sa part d'immortalité, par la chance qui lui échut de mourir dans une des plus ravissantes fles du monde?

Encore une fois ne vous engageons pas dans ces détails qu'on a su rendre pédantesques. On respire mal dans ces altitudes; si vous y voulez planer, les livres vous seront des guides sinon plus sûrs au moins de plus grand essor et de plus long souffle. A la bonne heure, les petits détails terre à terre, caractéristiques peut-être, à coup sûr exotiques. Point d'avantage de fouilles pour découvrir les vestiges des temps qui ne sont plus. Quelques petits furetages : d'abord la flânerie par la ville et les églises où l'on constate que, malgré la prédominance du costume maltais, pantalon craquant sur la hanche, s'épatant par le bas en pied d'éléphant, les habitants, hommes, sont superbes avec de petits yeux pétillants de finesse à la fois et de fureur, et des moustaches formidables; les femmes se cachent derrière leurs jalousies; elles ont raison, d'après les visages entrevus; — quelques beaux types pourtant, — mais de hideuses singeries de nos modes. — A chaque pas des balcons ventrus miraculeusement ouvragés.

Quelques pas dans la campagne : elle embaume, et les yeux aussi sont ravis : des bois, des forêts émeraude; des oranges, des citronniers, des amandiers, des vignes, l'épanouissement de la richesse et celui de la gaieté. — Un couvent. — Les bons moines nous accueillent de leur plus beau sourire; cargaison d'oranges, moisson de fleurs. — Pendez-vous, Isabelle du Jockey-Club! sous ce climat, au mois d'avril, un moins sordide et barbu s'est fait payer quelques francs quelques violettes, par le plus pauvre de notre bande!

On est rentré en ville; tout comme on est affranchi de la contrainte qu'impose la

présence du maître, on se dérobe également aux petits asservissements de la compagnie. Chacun tire de son côté; deux par deux tout au plus. Je cueille sur mon passage cette enseigne : modes de Paris, Nicolò Oggitto, Taylor from Naples. Rien de singulier, certes, mais quelle engageante mosaïque! En Grèce, j'aurai, à commander tout ensemble, l'élégance et le bon goût français, la prestesse et l'habileté d'exécution napolitaines, l'exactitude et le confort anglais.

Une autre enseigne. Celle-là m'arrête; il y a des emblèmes, l'allégorie est obscure, mais se devine, commentée par ces mots : *Caffè « del Boute. »* Entrons chez L'exilé.

Me trompé-je? L'accueil me semble méfiant : je m'examine, j'ai une sorte d'uniforme. « Ils me prennent pour un Anglais » et n'ont pas l'habitude d'en recevoir. — Ce n'est pas cela : — « Ils me recon-

naissent Français, et déjà les grecques, « nous a-t-on dit, — qu'elles soient possesseurs anglaises, ou turques, ou hellènes, « sont travaillées par la Russie et nous veulent du mal. »

— Ce n'est pas cela non plus. — Les gens là présents, sept ou huit, n'ont d'ailleurs rien des indigènes qui passaient dans les rues on se tenaient dans les Eglises.

— Ils parlent un pur et sonore italien. — Que bien que mal, je demande une glace, et je regarde les murs :

— Un portrait de Chateaubriand; — pourquoi? — Un autre de lord Byron; — c'est tout simple en Grèce. Gédé par le silence à peine interrompu et à voix presque basse, je vais dans une autre salle. Là encore des portraits fixés aux murs, mais auxquels on tient davantage, ce me semble; un bouquet de fleurs ou de fenilles séchées surmonte chacun d'eux; des devises écrites à l'encre, citations des poètes italiens. — La pièce capitale, l'objet principal du culte, est un portrait, — assez belle épreuve — de Giuseppe Garibaldi — (nous sommes en 1854).

— Une légende italienne que je veux ne pas comprendre, — une légende en latin qui se

Les tronçons des longues processions rencon-

Une rencontre assez singulière m'empê-

Des officiers anglais des quatre compa-

A mi-chemin, nous apercevons devant

Ma fois, leur dis-je, j'en aurai le

Je me détachai d'eux; ce que voyant,

Le geste, le galbe de la figure rasée de

Dans le contrat de 1786 de 1808, le bruit

Il n'y eut que moi; ces messieurs, à qui

J'avais pris les devants pour le retour, et

Un basti discret me répondit, et mon

Je n'en fis rien, comme on pense, je

même au point de vue de la curiosité,

LE MONDE DES AFFAIRES

Péristyle de la Bourse, 19-20 novembre.

Un recul de 15 centimes. La Rente finissait

Mais remarquez bien, je vous prie, que je

C'est qu'en effet cette loi de solidarité des

Hélas! ce n'est pas l'argent qui manque,

HELIAS

LE PALAIS

Tous les jours les Cours d'assises violent

Souvent même, c'est le maître, qui

Josephine-Théophile Errard, fille d'un honnête

Son état de grossesse devint tellement appa-

ROYAUME D'ITALIE

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

A 163,000 OBLIGATIONS

DE 160 FR. CHACUNE

EMISE PAR LA

VILLE DE NAPLES

116 francs 50 à verser, dont 20 francs

LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE

son enfant. Sa moralité est très mauvaise.

Les jurés ont pensé pouvoir user de la plus

LOUIS ARNOUD.

CHRONIQUE DU SPORT

Je connais un maître d'armes, Gascon s'il

Elles reçoivent toujours et ne donnent ja-

Qui te rend si hardi, jeune présomptueux,

Sache-le bien, étranger, en latin hoùs c'est

Ecoute et tremble!

Lorsque les boules blanches se sont trou-

Nous avons nos spécialités en tous genres:

Il n'y a pas un membre du club qui dise

En bien, vénérables trépassés, anecdotes

Je prie:

Où, les Sociétés hippiques, telles qu'elles

LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE

Le Mercredi 18, Jeudi 19, Vendredi 20,

A Naples, à l'Hôtel de Ville;

A Paris, chez M. J. J. Müller et C,

bauguiers, rue Saint-Lazare, 7.

Elle est ouverte aussi en Italie, en Suisse,

Envoyer le montant du premier versement

EMPRUNT DE LA VILLE DE NAPLES

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES SANS FRAIS

M. V. MONTEAUX, PALAIS-ROYAL, 70 et 73.

VOLETTINE, poudre de toilette, remplaçant

Garanti de toute atteinte le capital de sa

GANTS à NOUV. fermoirs brev., 89, r. La Fayette.

Sommaire du n° 15 de la Cloche par FER-

Fils de déporté. — Mme Walewska et Armand

Labrochure sur le PROTOXYDE D'AZOTE,

ADLER aîné, chir.-dentiste, spécialité de dents

Tapioca Feytaud, le plus savoureux des potages.

Eau des Carmes, BOYER, 14, rue Taranne, 14.

FAITS DIVERS

Le Moniteur. — Le Moniteur de ce ma-

Suicide. — Un commerçant du quartier

Et Bérange n'a pas eu tort de chanter:

Pour des vins de prix

Quand Auguste buvait, la Pologne était

Je suis bien que d'un autre côté on a écrit:

Etro ivrogne, c'est reconner à exercer aucun

Quoi qu'il en soit: A bon ivrogne bonne

Mais assez sur ce sujet. Or donc, mon cher

En effet, sur la réquisition de M. R., le

La Marseillaise hanovrienne. — Le 13

Surpris par la neige. — On a adressé de

Surpris par la neige et le tonnerre, ils

Samedi, un cultivateur du village de Saint-

Le temps devenait horrible; l'atmosphère

Le parait que ce petit bijou littéraire était

quelque chaleur; l'un des boufs était mort

Pendant ce temps, le sieur Exbrayat ayant

Avec le nez. — On annonce, dans les

Il ne vient pas dans nos murs, croyez-le

Et remarquez, s'il vous plaît, que son nez

Une erreur judiciaire. — Sous ce

Le 11 septembre dernier, M. Saïncennes

Il était à Paris, lorsque le maire de Damp-

C'est passé le 24 octobre.

Craignant d'être arrêté par les gendarmes,

Un retour à Arcis, l'un des commer-

Et Bérange n'a pas eu tort de chanter:

Pour des vins de prix

Quand Auguste buvait, la Pologne était

Je suis bien que d'un autre côté on a écrit:

Etro ivrogne, c'est reconner à exercer aucun

Quoi qu'il en soit: A bon ivrogne bonne

Mais assez sur ce sujet. Or donc, mon cher

En effet, sur la réquisition de M. R., le

La Marseillaise hanovrienne. — Le 13

Surpris par la neige. — On a adressé de

Surpris par la neige et le tonnerre, ils

Samedi, un cultivateur du village de Saint-

Le temps devenait horrible; l'atmosphère

Le parait que ce petit bijou littéraire était

berg ont donné à réfléchir à l'auteur, et il

A propos du comité de lecture de la rue de

M. Labiche a lu aux artistes du Vaudeville

On remonte au Gymnase le Fils de famille,

Théodora! Théodora! Le radeau du Nau-

On parle de la reprise du Marquis de Ville-

Mes compliments bien sentés à Roger

Les Folies-Dramatiques vont s'occuper du

A l'Odéon, on prépare le Bourgeois gentil-

La reprise des Huguenots ne se continue

Conseils d'un conseiller à un jeune ouvrier

— Mais si ce changement n'est pas du goût

— Vous n'en avez pas moins travaillé

— Ma pièce tombera?

— Qu'importe! si vous consolidez la société.

Le théâtre Déjazet joue de malheur: Mlle

A Saint-Petersbourg, le Lohengrin de

On parle avec éloges d'un jeune ténor du

A l'occasion de la Ste-Cécile, on exécutera

Avec tout cela, si la sainte n'est pas

Demain les obéques de Rôssini à la Tri-

Pettites Nouvelles

Mme A. Patti ne chantera plus qu'une seule

Avant son buste au foyer il est un honneur

Cette phrase pourrait même remplacer avan-

— Pas grand-chose, mon cher Dumolard,

Les auteurs du Grand-Duc de Malchapa font

Puisque je tiens le Duc, annonçons que son

Quelqu'un de très bien informé m'engage

Le parait que ce petit bijou littéraire était

et surtout, il me paraissait évident que

Sur les indications de la fille Errard, le cadavre

Si le nombre des obligations souscrites dé-

la contre la tourmente et pour conserver

malheurs d'Alexandre le Grand et de Gutem-

COQUINS TRIOMPHANTS

QUERETARO SOUVENIR DU SIÈGE PAR UN ancien officier de l'empereur Maximilien DEUXIÈME PARTIE Le Siège.

Je pensais à Morelia, qui se présentait à mon souvenir comme une ville enchantée. Revra-t-elle la France? Paris? Paris, cette merveille dont le nom seul fait palpiter le cœur de ceux qui la connaissent et vivent loin d'elle.

vinaï le noble désespoir des débris de la Grande-Armée devenus les brigands de la Loire. Je pressentis le noble et fier entêtement des officiers des troupes royales espagnoles mourant sous la fusillade des indépendants hispano-américains en criant Viva el Rey! Vive le roi!

Je me mis à l'observer avec soin. Il m'était inconnu et la tenue de ses soldats me parut des plus négligées. Cependant je pensai que c'était une huitième ou neuvième compagnie d'un de nos bataillons, car pour combler autant que possible les vides on avait composé les deux dernières compagnies de chaque corps avec des recrues de la ville, des transfuges et même des prisonniers de l'ennemi.

Je me mis à l'observer avec soin. Il m'était inconnu et la tenue de ses soldats me parut des plus négligées. Cependant je pensai que c'était une huitième ou neuvième compagnie d'un de nos bataillons, car pour combler autant que possible les vides on avait composé les deux dernières compagnies de chaque corps avec des recrues de la ville, des transfuges et même des prisonniers de l'ennemi.

Je me mis à l'observer avec soin. Il m'était inconnu et la tenue de ses soldats me parut des plus négligées. Cependant je pensai que c'était une huitième ou neuvième compagnie d'un de nos bataillons, car pour combler autant que possible les vides on avait composé les deux dernières compagnies de chaque corps avec des recrues de la ville, des transfuges et même des prisonniers de l'ennemi.

Je me mis à l'observer avec soin. Il m'était inconnu et la tenue de ses soldats me parut des plus négligées. Cependant je pensai que c'était une huitième ou neuvième compagnie d'un de nos bataillons, car pour combler autant que possible les vides on avait composé les deux dernières compagnies de chaque corps avec des recrues de la ville, des transfuges et même des prisonniers de l'ennemi.

4 FRANCS 4 PAR AN LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS Publiant les listes officielles de tous les tirages d'Actions et d'Obligations françaises et étrangères, ainsi que tous les renseignements financiers utiles aux capitalistes.

OLD ENGLAND BRISTISH TAILORS. OLD ENGLAND 10, rue Neuve-des-Capucines. OLD ENGLAND 2 et 4, rue Saint-Arnaud. OLD ENGLAND 3, rue de la Harpe.

LES ACTIONNAIRES DU CREDIT MOBILIER FRANÇAIS ET DU CREDIT MOBILIER ESPAGNOL. COMPAGNIE IMMOBILIERE. L'ESCOMPTE de billets de riches propriétaires.

NOUVEAU TRAITEMENT Maladies contagieuses, écoulements récents ou anciens, ulcères, brûlures d'urine et dartres. PAPIER WILSON Huile de Foies Fraîs de MORUE de HOGG

MAISON BOTOT Fournisseur de LL. MM. l'Empereur des Français, le Roi et la Reine des Belges. VÉRITABLE EAU DENTIFRICE DE BOTOT

LE PARGNE 52 N° par an BUREAUX 92, rue de l'Impératrice. Le plus complet des journaux financiers, le guide indispensable des actionnaires et des obligataires.

PROGRAMME DES SPECTACLES DU VENDRE 20 NOVEMBRE 1868. Opéra, Opéra-Comique, Odéon, Théâtre-Lyrique, Com. Française, Théâtre-Français, Théâtre de la Renaissance, Théâtre de la République, Théâtre de la Liberté, Théâtre de la Justice, Théâtre de la Vérité, Théâtre de la Sagesse, Théâtre de la Modestie, Théâtre de la Simplicité, Théâtre de la Pureté, Théâtre de la sainteté, Théâtre de la bienheureuse, Théâtre de la glorieuse, Théâtre de la divine, Théâtre de la adorable, Théâtre de la charmante, Théâtre de la douce, Théâtre de la agréable, Théâtre de la agréable, Théâtre de la agréable, Théâtre de la agréable.